

BRANCA, mécanicien et architecte italien du XVII^e siècle, ne peut-être à Rome, où il publia, en 1629, un traité intitulé : la *Machina*. Il y décrit, entre autres mécaniques, une machine mue par un jet de vapeur frappant sur les ailes d'une roue, application fort ingénieuse, mais qui n'a d'ailleurs aucun rapport avec ce qui se fait aujourd'hui. On lui doit aussi un *Manuel d'architecture* (Ascoli, 1629).

BRANCACCI ou **BRANCACCIO**, nom d'une famille illustre de Naples, qui fournit à l'Eglise une longue suite de cardinaux et de prélats du XIII^e au XVII^e siècle, et d'où sont sortis les seigneurs français de Brancas. C'est aussi de cette souche que sortait probablement Lelio Brancaccio, chevalier de Saint-Jean de Jérusalem, mestre de camp et conseiller de guerre dans les Etats de Flandre, et auteur de deux traités stratégiques intitulés : *Della nuova disciplina e vera arte militare* (Venise, 1582); *I Carichi militari, o fucina di Marte* (Venise, 1641).

BRANCADE s. f. (bran-ka-de — du bas lat. *branca*, branche). Nom que l'on donnait autrefois à la chaîne avec laquelle on attachait les forçats.

BRANCADORI PERINI (Jean-Baptiste), historien italien, né à Sienne en 1674, mort à Rome en 1711. Il fut membre de l'Académie Arcadienne, et le cardinal Ottoboni, qui l'avait en grande estime, le fit chanoine de Saint-Laurent de Damas. Il publia un ouvrage intitulé : *Chronologia de gran maestri dello spedale del santo sepolcro della sacra religione militare di S. Giovanni Gerosolimitano, oggi detti di Malta* (1709, in-fol.), enrichi de soixante-six portraits de grands maîtres, gravés par Jérôme de Rossi.

BRANCAL s. m. (bran-kal). Ancienne forme du mot **BRANCARD**.

BRANCALONE DANDOLO, noble bolognais du XIII^e siècle, fut un des dictateurs-juristes que les cités italiennes mettaient à leur tête dans les moments de troubles, pour réprimer l'anarchie et suppléer à l'insuffisance des lois. En 1253, les Romains, opprimés par une noblesse livrée au brigandage, résolurent de confier le pouvoir suprême à un podestat, avec la mission terrible d'écraser les factions féodales. Suivant un usage qui s'est perpétué, ils investirent de cette magistrature un homme étranger à la cité, Brancalone, qui assiéga dans les monuments de Rome et dans leurs châteaux les nobles qui s'y étaient fortifiés avec des bandes de brigands à leur solde, fit pendre les gentilshommes aussi bien que les bandits, et rasa cent quarante fortresses. Il limita même le pouvoir temporel du pape Innocent IV, fut chassé de Rome par un parti ennemi, rappelé deux ans après, et mourut en 1258, abhorré de la noblesse, mais aimé du peuple, qui lui éleva une colonne de marbre.

BRANCARD s. m. (bran-kar — du bas lat. *branca*, branché). Espèce de civière qu'on porte à bras, et sur laquelle on transporte des malades, des blessés, des choses fragiles : *Déménager ses tableaux au moyen de BRANCARDS*. *M. de Villeroi se fit emporter sur un BRANCARD*. (St-Simon.) *Le roi conduisit la marche, porté sur un BRANCARD*. (Volt.) *Pendant trois heures, les BRANCARDS allaient et venaient, emportant leurs fardeaux humains*. (Baron de Bazancourt.) *Les nobles avaient seuls le droit de se faire porter à l'église sur un BRANCARD, avec un fagot d'épines et de genévrière*. (Bachelot.)

Et le soir on t'a vu, sur un *brancard* couché, Pour rendre, en la volant, ta lâcheté plus sûre, Grimacer les douleurs d'une fente blessure.

Mme DE GIRARDIN.

■ Litère portée par deux chevaux ou deux mules, l'un devant, l'autre derrière : *Une des premières volées du canon moscovite emporta les deux chevaux du BRANCARD de Charles; il en fit atteler deux autres, une seconde volée mit le BRANCARD en pièces*. (Volt.)

— Chacune des deux prolonges de bois qui sont au-devant d'une charrette, et entre lesquelles on attelle le cheval. ■ Chacune des deux pièces de bois ou de fer qui relient entre eux l'avant-train et l'arrière-train d'une voiture à quatre roues et à limon : *Le BRANCARD de gauche*. *Le BRANCARD de droite*. ■ Ensemble des deux mêmes pièces d'une charrette ou d'une voiture : *Le BRANCARD de la voiture s'est rompu*.

— Chemin de fer. Nom des longorons dont se compose le châssis des voitures.

BRANCARDIER s. m. (bran-kar-dié — rad. *brancard*). Homme de peine qui porte un brancard. ■ Cheval qu'on attelle au brancard d'une charrette. ■ Peu usité dans l'un comme dans l'autre sens.

BRANCAS, nom d'une noble famille française, qui tire son origine de celle des *Brancaccio* de Naples. Buffle DE BRANCAS vint le premier s'établir en France sous le règne de Charles VII. Comme il avait soutenu en Italie les intérêts de la maison d'Anjou, il suivit celle-ci en Provence et reçut d'elle la baronnie d'Oyse, le marquisat de Villars et le comté de Lauraguais. — Gancher DE BRANCAS, seigneur d'Oyse, conseiller et chambellan du roi Louis XII, vivant en 1546, laissa deux fils. — L'alné, Gaspard DE BRANCAS, baron de Céreste, continua la ligne directe, d'où sont sortis plusieurs rameaux collatéraux. — Ennemond DE BRANCAS, le cadet, a formé la branche plus générale-

ment connue sous le nom de Villars. Il épousa Catherine de Joyeuse, et en eut, entre autres enfants, André-Baptiste DE BRANCAS, connu plus tard sous le nom d'amiral de Villars. Ce fut lui qui, à la tête des ligueurs, défendit Rouen contre le roi Henri IV, et qui, lors de la pacification, fut nommé amiral de France, en remplacement du maréchal de Biron. — Georges DE BRANCAS, marquis de Villars, frère puîné de Jean-Baptiste, servit avec distinction sous Henri IV, et obtint du roi Louis XIII, en 1627, l'érection en duché, sous le nom de Villars, des terres d'Oyse, de Champiercier et de Villars. En 1652, de nouvelles lettres patentes érigeant ce duché en pairie. Sa postérité s'est continuée jusqu'à nos jours.

BRANCAS (Charles DE VILLARS, comte DE), chevalier d'honneur d'Anne d'Autriche, né vers 1618, mort en 1681. Dans une lettre écrite par Bussy au marquis de Trichâteau, à la date du 30 avril 1680, et citée par M. Paulin Paris, nous lisons ce passage : « Le roi vient de donner cent mille livres à Brancas, pour le récompenser de la charge de chevalier d'honneur de la reine mère, qu'il avait perdue par sa mort, après l'avoir achetée vingt mille écus... Ce n'est pas que j'estime Brancas; il a de la qualité et de l'esprit, à ce qu'on dit, mais il a un air important qui ferait haïr le cavalier du monde le plus accompli; de plus, il est d'ordinaire assez distrait, et comme il a vu que ses réveries ont fait rire le roi quelquefois, il les a outrées pour se faire un mérite d'une imperfection qui faisait parler de lui, n'y pouvant réussir par de meilleures voies. » Bussy calomniait le célèbre Brancas; de Mme de Sévigné, le Ménalque de La Bruyère : il « se baignait dans la confiance », selon l'expression de la spirituelle marquise. Tallemant des Réaux le qualifie de « grand rêveur », et l'on sait que l'auteur des *Historiettes* ne se payait pas d'apparences. Il arriva un jour à Brancas de prendre, à l'église, Anne d'Autriche pour un prie-Dieu et de s'agenouiller derrière elle. Sa prière se réduisait à ceci : « Seigneur, je suis à vous autant qu'à qui ce soit; je suis votre serviteur très-humble plus qu'à personne. » Etant à Rouen, une roue de son carrosse se rompit. « Prenez le mien, lui dit d'Héquetot, vous enverrez querir le vôtre quand il sera raccommodé. — Bien. », répondit-il, et, rentrant dans sa propre voiture, il tira les rideaux après avoir crié : « Au logis ! » Il y resta une heure entière, puis, s'apercevant qu'il n'avait pas changé de place : « Hé! cochier, quel tour me joues-tu? n'arriveras-tu d'aujourd'hui? — Hé! monsieur, répondit l'automédon, j'ai mis les chevaux à l'autre carrosse, il y a longtemps que je vous attends. » Le jour de ses noces, il alla prévenir un baigneur qu'il coucherait chez lui : « Vous n'y songez pas, lui dit-on. — Si fait, je viendrai assurément. — Je pense que vous rêvez, vous vous êtes marié ce matin. — Ah! ma foi, dit-il, je n'y songeais plus. »

BRANCAS (Mme DE), femme du duc de Brancas, menin du duc de Bourgogne, père de Louis XV. Elle avait composé des mémoires très-intéressants sur la cour de Louis XIV et celle de Louis XV. Le duc de Brancas-Lauraguais, son petit-fils, en ayant retrouvé quelques fragments, les publia en 1802; ils étaient perdus au milieu d'un ouvrage intitulé : *Lettre de L.-B. Lauraguais à Madame*... quand, en 1865, M. Louis Lacour eut l'idée de les réimprimer à part, et en fit un joli petit volume, très-estimé des amateurs de curiosités historiques. Ces fragments contiennent le récit complet de la révolution de palais qui donna Mme de Châteauroux pour maîtresse à Louis XV, en remplacement de sa sœur Mme de Mailly. Mme de Brancas, qui avait été l'amie de Mme de Châteauroux, et qui s'était trouvée mêlée aux événements qui avaient préparé sa faveur, pouvait mieux que toute autre faire ce récit. Sa manière d'écrire est celle du grand siècle, et fait vivement regretter la perte du reste de ses mémoires. Le portrait de Mme de Châteauroux et celui du cardinal de Fleury sont touchés de main de maître. Il y a surtout un entretien très-curieux entre Mme de Brancas et le cardinal de Fleury, qui craignait de voir le cœur du roi appartenir à une autre qu'à Mme de Mailly, qui du moins ne s'occupait pas de politique, et ne lui disputait pas la confiance du roi. « Ah! si vous saviez, dit-il à Mme de Brancas, combien il était nécessaire que Mme de Mailly eût le cœur du roi, combien il serait funeste de le lui enlever, combien il faut le lui conserver, combien la maréchale de Villeroi eut raison, tout coupable que cela soit aux yeux de Dieu, de préparer cet engagement, de le former... Je tiens sans doute un étrange langage pour un prêtre, mais la cour de Louis XIV, celle de Louis XV ressemblent trop peu à celle de saint Louis. Le roi commençait à craindre la reine; elle avait été livrée aux intrigues de M. le duc et de Mme de Prie. Le roi pouvait se perdre par un mauvais choix : il n'y en avait qu'un bon qui pût le sauver... Si vous saviez combien j'ai gémi aux pieds de cette croix ! combien, la pressant sur mon cœur, je l'ai arrosée de mes larmes ! combien j'ai maudit mon pouvoir, sans puissance sur le cœur du roi ! Le roi a du moins les vertus de Mme de Mailly; laissons-les-lui; je n'ai plus qu'un moment à vivre. Mais voir le roi que Louis XIV m'a confié trahir ses dernières espérances ! je ne le verrai point sans punir les corrupteurs de sa jeunesse. » Voltaire avait raison d'appeler

le cardinal un hypocrite, et Mme de Brancas le traitait à juste titre de tartufe. Le rôle que joua le duc de Richelieu dans cette intrigue est aussi très-nettement défini. C'est lui qui servit d'entremetteur, lui qui congédia Mme de Mailly de la part du roi, lui qui prépara la rencontre des deux amants. Ce rôle de Mercure était fort recherché à la cour, surtout depuis la comédie d'*Amphitryon*. De tout temps, il en a été ainsi auprès des grands. Horace prétend que Jupiter donna l'empire des airs à l'aigle, pour le récompenser d'avoir enlevé Ganymède. Une chose étonne le lecteur qui n'est pas bien au courant des mœurs de cette époque : c'est de voir avec quel sang-froid, quelle aisance Mme de Brancas, pourtant fort honnête, discutait avec les grands de la cour quelle est la femme qu'il convient de donner au roi pour maîtresse. Cette idée lui semble toute naturelle; rien ne la choque dans une intrigue que le code pénal qualifierait aujourd'hui de proxénétisme. La page la meilleure de ses mémoires, celle qui offre l'intérêt le plus historique, c'est celle où Mme de Brancas peint la vie de la cour sur la fin du règne de Louis XIV : « Et puisque je vous ai parlé de l'intérêt de la maréchale de Villeroi pour l'abbé de Fleury, il faut vous dire quelles étaient les mœurs de la cour. Dans ce temps, une jeune femme de la cour ne manquait guère de se donner de la considération en recevant les assiduités des courtisans distingués par les bontés du roi, et que leur âge rendait plus capables de soins que d'entreprises. La duchesse de Tallard disait qu'il en fallait passer par là; c'était un point établi. Avait-on environ trente ans, formé par conséquent quelques liaisons plus intimes; enfin, était-on parvenue à être quelque chose, parce que l'on était de tout, c'est-à-dire des soupers, des bals, des spectacles, des voyages, on commençait à vivre un peu pour soi, et les vieux courtisans vous priaient de traiter avec bonté les jeunes gens qui leur appartenaient. Mais quand on avait poussé cette vie aussi loin qu'elle pouvait aller, et qu'il fallait s'apercevoir qu'allant encore partout, on commençait pourtant à n'être rien; qu'enfin les cérémonies avec lesquelles vous étiez reçue, les compliments qu'on vous faisait, les regards dont vous ne pouviez pas vous défendre, vous avertissaient que, pour rester à la cour, il fallait pourtant quitter le monde, et que si vous pouviez remplir votre place à Versailles, y faire votre devoir, y vivre enfin, il ne fallait pas moins renoncer à sa vie, il n'y avait pas d'autre parti à prendre, que de se faire dévot, en attendant qu'on le devint peut-être. On cessait alors de parler de Corneille et de Racine, et l'on commençait à parler de Bossuet et de Massillon. On n'allait presque plus à la comédie, mais on allait au sermon. On voyait beaucoup moins les gens qui ne quittaient le théâtre de la cour que pour celui de Molière; mais on était remarquée par ceux qui suivaient le roi à la chapelle. N'avait-on pas son carreau, avait-on oublié son livre, ou bien en avait-on pris un pour un autre, vous attiriez l'attention de quelque aumônier; enfin, la connaissance n'était point faite avec lui sans l'engager à venir chez vous. On avait déjà quitté les mouches, le rouge, les diamants, renoncé à la perruque et pris la coiffe. Pendant tout cela, vous n'aviez pas manqué de prendre pour confesseur celui du roi ou bien quelque jésuite de ses amis; vous étiez parvenue à l'honneur de recevoir ces pieux personnages. On disait le *Benedicite*, c'était une prière; on faisait le signe de la croix, c'était une bénédiction, et par conséquent vous vous trouviez mariée ecclésiastiquement à votre jeune abbé. Il prenait un soin public de votre conscience; vous vous intéressiez publiquement à sa fortune; aussi, aviez-vous été au débotté, si le roi avait été à la chasse, ou bien à l'appartement, que sais-je? au jeu; vous rentriez le soir, votre porte n'était ouverte qu'à votre directeur; vous étiez en conférence; il vous lisait un chapitre d'un bon livre. On se quittait à onze heures; vos femmes faisaient la prière avec vous; vous leur demandiez de l'eau bénite, et l'on se couchait du moins dans les bras d'Abraham et de Jacob. Vous voyez qu'en vieillissant la retenue des mœurs en devenait l'hypocrisie; il y avait sans doute des exceptions, mais elles devaient être bien rares, parce qu'elles n'étaient pas nécessaires, excepté pour la conscience, quand on en avait une; la vie était tellement régie par les devoirs de la société, tellement remplie de riens, indispensables pourtant, qu'aucune de ses actions n'était scandaleuse. Les prédicateurs ne s'en élevaient pas moins contre l'hypocrisie. J'ai beaucoup aimé l'archevêque de Cambrai et connaissais davantage l'illustre Bossuet. Nous parlions un jour de cela : « N'est-il pas dangereux, lui disais-je, d'épuiser les lieux communs sur l'hypocrisie, au point d'en faire un paradoxe? — Comment? me dit-il, — Oui, lui dis-je, et que le mérite de n'être plus fausse, vous inspire le courage d'être scandaleuse? — Parlons d'autre chose, me dit-il. Vous aimerez mieux une autre réponse; il ne m'en fit pas d'autre. » Saint-Simon n'a pas de page meilleure que celle-là, ni qui soit plus tristement vraie.

BRANCAS (Louis-Léon-Félicité DE), plus connu sous le nom de comte de Lauraguais, né à Versailles le 3 juillet 1733, était fils du duc de Villars-Brancas. La physionomie du comte de Lauraguais est très-originale et très-

curieuse. Faisant franchement de l'opposition, dans un siècle où il était souvent prudent de garder le silence de Conrart, il a de nombreux traits de ressemblance avec le marquis de Boissy, qu'il avait précédé dans cette voie d'enfant terrible. Il débuta dans le monde par la carrière des armes, comme devait le faire tout bon gentilhomme; mais, avec son esprit sérieux et indépendant, il ne pouvait se plier longtemps aux exigences du métier. Le lendemain de la bataille de Crevelt, où il s'était très-vailleamment conduit à la tête de son régiment, il réunit ses officiers, et leur dit : « Vous êtes de très-braves gens, j'en ai été le témoin, et vous avez vu aussi que je ne suis pas indigne de vous commander; mais je vois à regret que nous faisons là un mauvais métier. Coucher sur la dure, se fatiguer beaucoup, et après cela recevoir des coups de fusil... Cela ne convient point à mon caractère, et je ne peux continuer; ainsi, je vous prie donc de recevoir mes adieux. » Et en effet, il partit de l'armée pour n'y plus revenir. S'il quittait l'état militaire, s'il renonçait à faire son chemin à la cour, ce n'était point inaction ni paresse, mais désir de se trouver mêlé plus intimement au grand mouvement qui emportait les esprits vers des voies inconnues. Les gens de lettres étaient devenus à la mode; on ne se contentait pas de les tolérer, voire même de les protéger, on partageait leurs idées comme leurs travaux. Lauraguais aborda l'étude de toutes les sciences : chimie, théâtre, médecine, droit public, rien ne lui resta étranger. Il faisait à la fois des brochures sur le parlement, sur l'inoculation, et des tragédies. C'est ainsi que *Clytemnestre* et *Jocaste* virent le jour. C'est de cette dernière qu'on disait assez plaisamment que ce qu'il y avait de plus clair dans la tragédie de M. de Lauraguais, c'était l'énigme du sphinx. Si Lauraguais n'avait pas rendu un grand service aux lettres par sa tragédie, il en rendit un éminent dans la réforme qu'il apporta aux usages du Théâtre-Français. Depuis un temps immémorial, les spectateurs avaient envahi la scène elle-même; c'étaient les élégants de la cour et de la ville qui paraissaient jusque sur le théâtre pour se faire admirer, entrant à chaque instant, parlant plus haut que les acteurs, et bravant les spectateurs, malgré les sifflets mérités qui les accueillaient quelquefois. Le comte de Lauraguais fit cesser cet usage absurde, qui nuisait beaucoup à l'ensemble scénique, à l'action théâtrale, et surtout à l'illusion dramatique; il paya une indemnité considérable aux sociétaires de la Comédie-Française, qui, par reconnaissance, lui accordèrent ses entrées pour le reste de ses jours. Voltaire lui dédia l'*Écossaise*, et le remercia du service rendu par lui à l'art dramatique. Les travaux et les expériences du comte de Lauraguais achimèrent son nom à ceux des plus illustres chimistes de ce temps. Il ne cessait pas pour cela son rôle d'opposition; ses épigrammes contre les mœurs des médecins et des magistrats, ses brochures contre les édits de 1766 et 1770, le firent exiler cinq fois et emprisonner quatre fois. C'est au retour d'un de ces exils que Louis XV lui demanda : « Qu'avez-vous fait en Angleterre, monsieur de Lauraguais? — Sire, répondit celui-ci, j'ai appris à penser. — Les chevaux? — Reprit vivement le roi, et il lui tourna le dos. Louis XIV ne se fût jamais permis semblable bon mot; il éloignait de lui les hommes qui ne lui plaisaient pas, mais ne plaisaient jamais à leurs dépens. Toutefois Lauraguais, qui était philosophe, n'était pas homme à s'inquiéter d'une repartie qui eût fait le désespoir d'un vrai courtisan. Il continuait à vivre au gré de sa fantaisie, tantôt à Paris, tantôt à Londres, le pays de l'excentricité par excellence, et qui, sous ce rapport, convenait on ne peut mieux à son caractère original. C'est dans cette capitale que lui arriva une aventure qui fit alors du bruit. Il avait à cette époque pour maîtresse une Mme Drogart, que lui-même surnommait la *comtesse du tonneau*. Son secrétaire s'en étant amouraché l'épousa; le comte de Lauraguais n'y fit seulement pas attention et continua à vivre avec elle comme par le passé. M. Beaujour, le secrétaire, déposa contre lui une plainte devant les tribunaux, plainte dans laquelle il l'accusait d'adultère et lui réclamait 2,000 louis. C'est à cette occasion que le comte de Lauraguais fit paraître le singulier factum qui portait ce titre bizarre : *Mémoire pour moi, par moi, Louis de Brancas, comte de Lauraguais*. Il s'adresse à son père et commence ainsi : « Mon père, comme un mariage et un procès criminel sont deux événements dans une famille, vous me faites part du mariage de ma fille, et moi, je vous envoie mon billet patibulaire : au fait, tout est billet dans ce bas monde. Ne vous a-t-on pas demandé des billets de confession? N'avez-vous pas acheté des billets de comédie? N'avez-vous pas été payé en billets de Canada? N'avez-vous jamais fait de billets? N'auriez-vous jamais reçu de billets doux? Tout est billet enfin, et, de tout temps, ils sont inscrits dans celui que chacun tire en naissant dans la grande urne du destin, où le hasard les mêle sans cesse. » Il continue tout le temps sur ce ton railleur et spirituel, montrant qu'il n'était pas indigne d'être le petit-fils de Mme de Brancas. Voici de quels traits il peint son ménage avec sa maîtresse : « Elle faisait ma soupe, et la mangeait avec moi; elle faisait mon lit, et le défaisait avec moi. Ayant de la beauté sans attrait, de la complaisance sans douceur,